Elle devient veuve

Deux ans s'étaient à peine écoulés depuis son mariage, quand Dieu rompit les liens qui l'attachaient au siècle. Son mari lui fut enlevé par la mort, lui laissant un enfant de six mois. A cette première épreuve vinrent s'en ajouter plusieurs autres : en peu de jours, la pieuse veuve se vit réduite à un dénuement presque absolu, causé par des désastres imprévus et des procès dont elle eut à solder tous les frais. Mais s'élevant au-dessus des sentiments de la nature, elle essuya ses larmes et ne songea plus qu'à remplir les desseins de Dieu sur elle.

Plusieurs excellents partis se présentèrent inutilement ; car les grâces nouvelles répandues dans son âme et un attrait plus vif pour l'oraison lui donnaient à entendre que Dieu voulait être désormais l'unique objet de son amour. Une vision dont elle fut favorisée à cette époque le lui fit comprendre encore mieux. Au mois de décembre 1620, en pleine rue, comme elle repassait dans son esprit les paroles de l'Écriture : « J'ai mis en vous mon espoir, Seigneur, je ne serai pas confondue ; » saisie d'un ravissement subit, elle se vit plongée dans une mer de sang, et il lui fut dit que ce sang était celui de Jésus-Christ répandu pour ses péchés. En même temps, un sentiment inoui de repentir et d'amour pour Dieu remplit toute son âme. A partir de ce moment, elle résolut de ne plus donner une seule pensée au monde, mais de ne s'occuper que de Dieu et de sa propre perfection.

Son séjour chez son père

Dans ce but, elle se hâta de mettre ordre à ses affaires : puis, choisissant un vêtement de forme bizarre, elle se retira chez son père pour y vivre dans une profonde solitude. Tout au haut de la maison péternelle, il y avait un appartement incommode et peu accessible, la pieuse veuve s'y logea ; son premier soin fut de se ménager un oratoire où elle pût prier au gré de son cœur. Là, séparée de tout, même de son fils, elle était bien véritablement seule avec Dieu. Là, elle priait sans cesse, pleurant ses péchés et châtiant rigoureusement son corps. Elle renonça dès lors à l'usage du linge et y substitua la serge comme moins agréable aux sens.

Cette vie de pénitence ne lui fit pas oublier les œuvres de charité : elle allait à la recherche des pauvres affligés de plaies et d'ulcères, les amenait chez elle, puis, se mettant à genoux comme devant Jésus-Christ lui-même, elle leur donnait tous les soins que peut inspirer la plus tendre charité.

Son séjour chez sa sœur

La servante de Dieu semblait destinée à passer sa vie dans cette paisible retraite, et Dieu, de son côté, paraissait y applaudir, et cependant sa Providence la voulait ailleurs. « Après un an de solitude, dit-elle, Dieu m'en retira pour me mettre chez une de mes sœurs qui se trouvait surchargée d'affaires temporelles. Son mari et elle me désiraient pour leur aider à porter ce fardeau. »

Sa position, dans la maison de sa sœur, n'avait rien de bien enviable. Comme elle cachait volontiers ses aptitudes pour les affaires, on la croyait bonne tout au plus, suivant son expression, « à être la servante des serviteurs et des servantes de la maison. » — Pendant l'espace de trois ou quatre ans, ajouta-t-elle, je fis constamment la cuisine, endurant de grandes incommodités, mais